

LA GALERIE des ARTS
10, Rue Saint-Marc - W.

MARS 1965

30

LOUTTRE

MARC-ANTOINE LOUTTRE fait figure d'isolé dans cette génération de peintres qui aborde aujourd'hui la quarantaine (il est né en 1926) et détient, à cet âge décisif, une importante part de responsabilité dans l'orientation de l'art vivant en ces prochaines années. Orientation qui, de tout temps, dépend moins des groupes et des manifestes que de la puissance de quelques personnalités. Les chances restent donc — au sein de la confusion et de la surproduction, c'est là le réconfort — aux pures qualités plastiques d'œuvres capables de résister à la durée, comme l'expérience le montre.

Louttre est le fils de Bissière. On devine par là quelle enfance privilégiée, d'une certaine façon, a été la sienne, dans le climat artistique créé par les amis de son père, un Braque, un Laurens, et les membres du groupe de l'académie Ranson. Aussi n'est-on pas surpris d'apprendre qu'il est venu à la peinture dès l'adolescence, attiré et stimulé par tant d'exemples. On ne sera pas davantage étonné qu'il ait commencé par céder à des influences aussi fortes, la plus proche de lui n'étant pas, bien entendu, la moins fascinante. Et c'est pourquoi il lui a fallu faire preuve

d'une grande volonté pour sortir d'une voie trop bien tracée, échapper aux séductions de la touche fragmentée, raffinée à l'excès, résister à l'éblouissement de la lumière, aux caresses de la couleur.

Cette volonté a porté ses fruits dans une première période marquée par le prix de la seconde Biennale de Paris (1961), puis par une exposition particulière à la galerie Jeanne Bucher (1962). Jacques Lassaing notait alors : « On ne peut donc parler d'évolution, mais de rupture, de grands à-coups, d'accents nouveaux, de dépaysement. Les éléments appréhendés, saisis diffé-

remment, se détachent soudain, les forces primordiales se regroupent, viennent en avant, envahissent tout. »

Après une présentation d'eaux-fortes en couleurs à « la Nouvelle Gravure » en 1963, qui a permis d'apprécier un beau métier au service d'une grande sensibilité, dans une série de petits formats très savoureux, l'exposition des peintures récentes de Louttre en mars 1965 à la galerie Synthèse, confirme et développe les tendances précédemment révélées. Elle rassemble des toiles austères où dominent les bruns et les terres, où se dressent des formes affirmées et fantomatiques tout ensemble, parfois

LOUTTRE. Parles, où l'on saisit le goût du peintre pour les vestiges préhistoriques. Les éléments appréhendés saisis différemment se détachent soudain, les formes primordiales se regroupent, viennent en avant, envahissent tout.



LOUTTRE. Les Gorgones en Caronne dressent des formes affirmées et fantomatiques tout ensemble, parfois frustes, souvent en déséquilibre voulu, fuyant toute géométrie régulière.

frustes, souvent en déséquilibre voulu, fuyant toute géométrie régulière.

On y peut saisir le goût du peintre pour les vestiges préhistoriques (en particulier les pierres gravées du Morbihan) et aussi pour cette terre du Lot, rude et si chargée de signes, sur laquelle il vit une partie de l'année. L'allusion aux formes du monde y prend tour à tour un accent de tendresse presque humoristique (*A l'enseigne du maréchal*), ou nostalgique (*la Maison des jours heureux*) ; elle y dresse, d'aventure, une figure noble et farouche (*Salut, l'Irlandais !*), qu'on croirait issue à la fois d'un lointain passé celtique et du théâtre de Brendan Behan ; elle se fait pathétique dans *Un cœur s'est arrêté ce soir*, où l'on ne se défend pas de percevoir l'écho du deuil récent, répercuté dans un immense vide.

Il faut accorder à cet art — non pas du tout celui d'un héritier, mais d'un chercheur, sincère et probe, ennemi des provocations gratuites — l'attention due aux efforts du petit nombre de ceux qui poursuivent l'insolite à l'intérieur de la peinture, en demandant à ses moyens éprouvés une expression neuve et, certes, ce n'est pas le plus facile.

Jean GUICHARD-MEILL